



DR

Kalifa (Abdoulaye Kaba), un ado en vadrouille dans les faubourgs de Ouaga.

**CINEMA. «Haramuya», du jeune cinéaste burkinabé, rappelle que l'aube de l'an 2000 se vit aussi en Afrique.**

## Au bout des boubous de Touré

### Haramuya

(les Proscrits) de Drissa Touré, Burkina Faso, avec Abdoulaye Kaba. 87 minutes.

Une jeunesse de «proscrit» (les exclus africains) dans les faubourgs de Ouagadougou, deux courts métrages arrachés à la misère, un exil à Paris avec le métro pour tout hôtel, un premier long métrage remarqué, *Laada*, et enfin ce film frais, enjoué et joueur mais aussi inquiétant, *Haramuya*, qui mérite considérablement mieux que les 54 entrées qu'il a réalisées mercredi, jour de sa sortie: telle est la trajectoire lapidaire de Drissa Touré, jeune metteur en scène burkinabé, qui a embrassé le cinéma pour son meilleur salut: *Haramuya* n'est pas le chef-d'œuvre d'un grand maître, c'est un film simple aux parfums de jeunesse, un moment africain.

La consistance d'*Haramuya* n'est pas aisée à établir: l'histoire s'attache justement à décrire une certaine forme d'inconsistance urbaine, de délitement social vécu ou subi par un ado en vadrouille dans le grand ventre métropolitain, chaleureux, compliqué et hirsute de Ouagadougou. Kalifa serpente entre les putains de tous âges, visite pickpockets

et mendiants, observe un commerçant véreux, croise corrompteurs et corrompus. Incidemment, la randonnée à laquelle nous convie Touré fonctionne comme un excellent exercice de remise à l'heure de notre pendule africaine: figurons-nous bien qu'il est minuit moins quatre de l'an 2000 là-bas aussi, au fin fond du Burkina Faso. Les gamins y rappent *a capella* dans les rues («pffffpfff. tchtchtch, tssstsss...»), les joints y circulent, la télé diffuse des images de la guerre en Bosnie et, puisque rien dans l'usage du Macintosh ne contre-indique le port du boubou, ou vice-versa, on ne s'étonnera pas que les technologies de l'informatique se soient acclimatées sous le soleil de la brousse. Evidemment, même s'il feint d'emprunter le ton d'une chronique détachée, Idrissa Touré ne s'interdit pas quelques questions directes: l'endoctrinement islamiste, notamment, est désigné par *Haramuya* comme un problème catégorique, malgré des choix de scénario ou de mise en scène qui se bornent volontairement à n'en montrer que les apparences extérieures ou des discours principalement destinés à galva-

niser les fidèles contre les occurrences du démon, appelant à «barrer le chemin de Satan», incarné entre autres, dans la radio ou, pis, cette maudite télé «qui ne va pas avec notre religion».

Constat mené le réalisme au cœur, *Haramuya* nourrit l'idée d'une Afrique moderne condamnée à résoudre avant tout les contradictions d'une schizophrénie culturelle au carré où s'affrontent des traditions locales et millénaires, une nouvelle vague religieuse, un modèle épuisé d'afro-francophonie postcoloniale et, comme partout, une américanisation impitoyable, cette santa-barbarisation universelle qui nous est déjà passée dessus.

Grâce à la légèreté et l'humour, *Haramuya* laisse ouverte la porte d'un certain bonheur. Ses conclusions morales en quelques tableaux sont un écot versé aux structures canoniques du récit africain, mais comme par l'effet d'une fausse candeur car, pour le reste, Touré n'a qu'un faible goût des lignes droites et son cinéma n'est jamais aussi convaincant que lorsqu'il se laisse aller au vague à l'âme des paysages de ville, à l'amour des courbes et des itinéraires bis ●

OLIVIER SÉGURET